

Il descendit, une lumière à la main et ouvrit la porte.

L'officier et le sergent Guben entrèrent dans l'atelier.

—Un prisonnier de guerre est caché ici, dit le capitaine Lauf, tu nous en réponds sur ta tête ; vite, où est-il ?

—Un prisonnier de guerre, répartit le menuisier en stimulant un étonnement profond.

—Oui, Gaston de Vaunaye, évadé depuis huit jours, et auquel tu as donné asile.

—Je n'ai point d'ouvrier de ce nom.

—Conduis-nous, te dis-je, ajouta l'officier en armant son revolver, et malheur à toi s'il nous échappe.

—Venez, capitaine, visitez la maison, il n'y a point celui que vous cherchez ; je ne sais même ce que vous voulez dire.

Pendant que le capitaine fouillait littéralement les moindres recoins du premier étage, Guben visitait le second.

—Ah ! ah ! fit-il, en voyant un lit défait et les draps tièdes encore de la chaleur d'un corps humain, l'oiseau est déniché ; il ne saurait être loin en tous cas.

Revenant vers l'officier, il lui fit part de ce qu'il avait vu dans la mansarde.

—Le drôle nous a entendus, poursuivit le capitaine, c'est un fait ; maintenant, par où a-t-il pris son enjambée, voilà ce qu'il serait intéressant de savoir ; maître Berthoud pourrait peut-être nous renseigner à cet égard ?

—J'ignore absolument ce que vous voulez dire, répliqua le menuisier, je n'ai, je le répète, aucun prisonnier de guerre ici.

—Où est l'ouvrier que tu as embauché la semaine dernière ?

—Dans son lit, j'imagine.

—Il n'y est plus, ajouta le sergent.

—Comment l'appelles-tu ? poursuivit l'officier.

—Frantz Raab.

Au même instant, une estafette se présenta devant l'officier.

—Qu'y a-t-il ? Hann, demanda le capitaine.

—La sentinelle de second rang, placée à cent mètres, du côté ouest de la ville, vient de tuer un homme qui fuyait.

—Frantz Raab, sans doute, ajouta l'officier.

—M. de Vaunaye, poursuivit le sergent.

—Suis-nous, commanda le capitaine, en s'adressant au menuisier, tu nous renseigneras sûrement, je crois, sur l'identité du mort.

Maître Berthoud laissa dame Catherine qui venait de descendre de sa chambre toute éplorée, pour garder la maison ; les soldats restèrent eux-mêmes au poste qui leur avait été confié autour de l'immeuble, tandis que l'officier conduit par Hann et suivi par Guben et Berthoud, se dirigeait vers l'endroit où la détonation d'une arme à feu avait été entendue tout à l'heure.

A l'angle de deux chemins, un soldat se tenait l'arme au bras ; à quelques pas en avant, un homme gisait sur la neige dans une large tache de sang.

—Approche, dit l'officier à Berthoud ; tu reconnais ce cadavre, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit le menuisier plus mort que vif ; c'est Frantz Raab, mon ouvrier.

—Vois ce que ses poches peuvent contenir et remets-le entre mes mains.

Le menuisier s'agenouilla sur la neige et, avec une délicatesse extrême, s'acquitta de l'horrible tâche qui lui était imposée.

Il fouilla et retourna les poches du pantalon, en présence du capitaine et du sergent ; celles-ci ne contenaient rien d'appréciable ; il passa la main sous le gilet de la victime et retira d'une poche intérieure un carnet à couverture d'ivoire dont le capitaine s'empara aussitôt.

—Oh ! oh ! voilà un objet bien élégant pour un compagnon menuisier, fit-il ; vois s'il n'y a pas autre chose au fond de cette cachette.

Le menuisier plongeait de nouveau la main sous le gilet et la retira vivement :

—Cet homme n'est pas mort, dit-il en se tournant vers ceux qui l'entouraient ; j'ai senti son cœur battre.

Guben passa lui-même sa main sous les vêtements de Frantz Raab, la posa sur sa poitrine et l'y maintint une demi-minute.

—Maître Berthoud a raison, dit-il, le cœur bat, la chaleur du corps augmente ; le blessé revient à la vie.

—Dans ce cas, reprit le capitaine, tout est pour le mieux : au lieu d'un prisonnier mort, nous remettons à qui de droit un prisonnier vivant ; l'important est de le transporter dans une maison voisine, et sans de trop grandes secousses, car après une telle perte de sang, le moindre choc pourrait lui être fatal. Quelle est la maison la plus proche ?

—La mienne, répondit le menuisier.

—Va pour la tienne, poursuivit l'officier ; d'ailleurs, il est incapable maintenant de fuir, et s'il survit à sa blessure, deux soldats du régiment le veilleront jour et nuit. A présent, comment le transporter ?

—Cette traverse, jetée dans le fossé de la route, pourrait nous

servir, peut-être, hasarda maître Berthoud, tout heureux de la tournure que prenaient les choses.

—C'est une excellente idée, ajouta l'officier. Ce soldat va nous aider à mettre dessus le blessé ; il prendra la traverse d'un bout et toi de l'autre, Guben. Cent mètres sont vite franchis ; agissons.

Gaston fut placé sur la traverse et le cortège reprit le chemin de la ville ; cinq minutes plus tard, il arrivait chez le menuisier.

M. de Vaunaye fut remis sur son lit ; dame Catherine requise, apporta un cordial au moribond ; un chirurgien militaire mandé arriva et examina la blessure : la balle avait pénétré par la poitrine, contournés les côtes et s'était logée dans la région du dos : le blessé venait de reprendre connaissance.

—Où suis-je ? demanda-t-il.

—Peu importe, répondit le chirurgien ; ne parlez pas, demeurez tranquille, si vous voulez guérir.

Le malade retomba dans une somnolence profonde.

—Vous pouvez vous retirer, dit le chirurgien au capitaine, je vais veiller ce malheureux.

—Vous n'ignorez pas, major, que vous êtes en face d'un prisonnier de guerre évadé.

—Je le sais ; mais, pour l'instant, je suis surtout devant un blessé que la moindre imprudence peut tuer.

—Deux plantons vont rester ici, à votre service et aussi à la garde du moribond.

—Soit !

—Croyez-vous qu'il en réchappe ?

—Je vous le dirai ce soir.

—Vous savez son nom ?

—Je l'ignore absolument.

—Dans ce carnet, trouvé dans sa poche intérieure de gilet, il y a plusieurs cartes de visite ; elles portent le nom de *Gaston de Vaunaye*.

—Gaston de Vaunaye ?

—Lisez vous-même.

—Mais c'est un de mes amis ; je l'ai connu à Paris, il y a quelques années ; il était alors officier dans un régiment français ; depuis il a donné sa démission. Comment se fait-il qu'il soit prisonnier de guerre ?

—A Francfort on pourrait vous renseigner ; quant à moi, je l'ignore, ajouta le capitaine.

—Pauvre Gaston, murmura le chirurgien ; j'étais loin de supposer qu'un jour je lui donnerais mes soins sur la terre allemande.

La matinée se passa sans incidents fâcheux dans l'état du blessé ; la petite troupe, amenée la nuit, pour entourer la maison du menuisier, regagna ses quartiers ; deux hommes, ainsi que l'avait dit le capitaine, restèrent en permanence au logis de l'artisan et furent remplacés par deux autres, tous les jours qui suivirent. Un rapport fut adressé à Francfort par l'autorité militaire, faisant ressortir que, si le prisonnier avait pu être retrouvé c'était grâce à la vigilance du capitaine Lauf et du sergent Guben.

Dans la soirée, le blessé eut une fièvre violente. Le chirurgien, qui l'avait à peine quitté dans la journée, était revenu s'installer près de son lit, suivant pas à pas la marche du mal, et mettant tout en œuvre pour le combattre. Le délire dura jusqu'à minuit et fut suivi d'un abaissement prévu ; jusqu'au lendemain, le blessé n'eut aucunement conscience de ses actes.

Vers neuf heures, il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

—Je rêve que je suis dans la chambrette de maître Berthoud, dit-il d'une voix faible.

—Vous y êtes, effectivement, Monsieur de Vaunaye, dit le chirurgien.

—Vous connaissez mon nom ?

—Oui, et je n'en connais pas de plus dignement porté.

—Qui êtes-vous ?

—Vous le saurez bientôt ; pour l'instant, contentez-vous d'apprendre que des amis veillent sur vous, et qu'aucun mal ne peut plus vous arriver.

—Pourquoi suis-je sur ce lit ?

—Parce qu'une blessure grave vous y retient.

—Oh ! je me souviens, murmura Gaston ; oui, j'ai voulu fuir, et, à peu de distance de cette maison, j'ai été frappé en plein champ.

—Où l'on vous a ramassé et ramené ici. Maintenant, je vous en supplie, ne parlez plus ; j'ajouterai même : ne pensez plus ; laissez-vous vivre pour ne pas mourir.

Apprenant l'intérêt que le chirurgien portait à Gaston, le menuisier s'entretint longuement dans la journée avec celui-ci ; il lui confia, sous le sceau du secret, comment, sans le connaître, il avait été amené à donner du travail au jeune Français ; les révélations qui s'en étaient suivies, les soupçons de Bruck et certainement sa délation.

—Au reste, ajouta maître Berthoud, le délateur, venant ce matin pour reprendre son travail et voyant le résultat de son indiscrétion, qu'il prétend inconsciente et faite au milieu des fumées de l'ivresse, m'a demandé son compte et est parti pour une autre ville. Mon